

Ce pays-là
Carnets de Dresde — été 2006 (1^{re} partie)

Stéphane Lépine

Volume 49, Number 1-2 (275-276), March 2007

La mort du Québec : pour qui sonne le glas?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/22268ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lépine, S. (2007). Ce pays-là : carnets de Dresde — été 2006 (1^{re} partie). *Liberté*, 49(1-2), 170–183.

Ce pays-là

Carnets de Dresde — été 2006 (1^{re} partie)

Stéphane Lépine

J'ai toujours pensé contre le bon sens, et je le pense encore, que l'une des conditions que le psychanalyste — tout comme le poète d'ailleurs — « devrait remplir pour parvenir à être chez lui dans ce qui lui est propre... c'est le voyage à l'étranger ». Pas n'importe quel voyage cependant, pas n'importe quel pays étranger. [...] Il s'agit de ce pays-là qui m'est étranger mais qui est le seul par lequel il est inscrit que je doive passer pour parvenir chez moi, dans ce qui m'est propre.

FRANÇOIS PERALDI

Je commençai alors à me demander si cette difficulté ou cette impossibilité d'habiter, de posséder et d'exprimer son propre espace n'était pas quelque chose de foncièrement québécois.

YVON RIVARD

Partir pour être soi. Partir pour ne plus être soi.

RÉGINE ROBIN

Visiter des lieux sacrés vous donne le sentiment du devoir accompli, mais le véritable plaisir d'une ville étrangère, on le trouve bien davantage dans la flânerie déambulatoire, l'observation paresseuse des gens, de leur comportement et de leur conversation, dans le contact avec les objets, dans la jouissance de la nourriture et de l'atmosphère des lieux.

ANDRÉ MAJOR

28 avril 2006. Je reviens à Dresde pour la cinquième fois. J'y aurai passé neuf mois au cours des trois dernières années. Les raisons de mon attachement viscéral à cette ville me sont en partie obscures. J'y suis venu au départ à l'occasion d'un voyage musical sur les traces de Bach en avril 2000. Ce fut ensuite pour y prendre des cours d'allemand, ce que je fais toujours, même si j'avance à pas de limace et que j'en bave ! Mais d'autres raisons se sont jointes à mon désir d'apprendre la langue d'Ingeborg Bachmann

et de Paul Celan, de Heiner Müller et de Christa Wolf, plus souterraines, plus essentielles sans doute. Les gens qui m'entourent me disent parfois que j'ai toutes les raisons d'aimer les Allemands puisque j'ai tous leurs défauts. Je ne m'en défends plus. C'est vrai. Mais pourquoi revenir sans cesse à Dresde ? Développer des « affinités électives » avec Berlin est davantage compréhensible et tellement plus à la mode. Mais Dresde, cette « Florence de l'Elbe », ce haut lieu du national-socialisme, cette ville bombardée en février 1945, reconstruite à l'identique et qui ressemble à certains égards à Las Vegas avec ses faux vieux monuments, n'attire, c'est bien connu, que quelques mélomanes venus entendre la musique de Carl Maria von Weber et de Richard Strauss jouée par la Staatskapelle et une poignée de nostalgiques... ou d'*ost-algiques* ! Je ne m'explique pas entièrement mon amour pour cette ville, que j'aime *passionnément*. Et la passion (tout comme l'admiration, Reger le disait bien dans *Maîtres anciens*) rend aveugle et stupide. De la même manière que l'on n'aime pas un homme ou une femme uniquement pour ses qualités, j'aime Dresde pour ce qu'elle est et pour ce qu'elle me révèle de moi. J'aime Dresde pour sa vie musicale et ses concerts d'orgue, pour les asperges blanches en mai et les *Pfifferlinge* (girolles) en juillet, pour l'odeur du tilleul en juin, tellement forte qu'elle vous fait tourner la tête. J'aime Dresde parce que c'est la ville de Victor Klemperer :

Je n'écris pas l'Histoire. Mais cette amertume, plus forte que je n'aurais cru pouvoir encore l'éprouver, je me dois de la noter. C'est une ignominie qui augmente de jour en jour. Et tout le monde se tait et courbe l'échine... [...] Ce qui me frappe le plus, c'est que l'on soit à ce point aveugle face aux événements. [...] L'idée de la mort me tient entre ses griffes et ne me lâche plus un seul instant. [...] Tout ce que j'avais tenu pour non allemand, la brutalité, l'injustice, l'hypocrisie, la manipulation des masses jusqu'à l'ivresse, toutes ces choses fleurissent ici. [...] Discours de Goebbels sur la propagande : « Nous devons parler la langue que le peuple comprend. »

Parodiant Lessing — Qui ne perd pas la raison devant certaines choses n'a pas de raison —, j'ai dit : Qui a le cœur en paix de nos jours n'a pas de cœur. [...] On ne peut pas vivre normalement dans des temps anormaux. [...] Est-ce l'hébètement, la philosophie, l'âge, ou le sentiment de vivre dans un temps de déroute absolue ? Je n'ai plus désormais que des accès de dépression, je laisse les choses aller leur cours, et j'éprouve même pour quelques heures une véritable joie de vivre¹.

Dans sa biographie de Samuel Beckett, James Knowlson nous apprend qu'en 1936 et 1937, au moment où le pays bascule dans l'horreur, et alors que Virginia Woolf fait sa comique et s'amuse à faire le salut nazi au risque d'envoyer Leonard dans les camps, Beckett visite l'Allemagne et plus particulièrement les *Länder* de Saxe et de Thuringe. Il se rend à Weimar, à Leipzig, à Halle, à Erfurt et à Dresde. « Cette ville où il arrive le 29 janvier 1937, écrit Knowlson, va le réconcilier avec la vie. »

Pourquoi donc tant d'artistes sont-ils allés s'établir à Dresde ? De Bernardo Bellotto, dit Canaletto le jeune, à William Forsythe, en passant par Friedrich Schiller, Carl Maria von Weber, Richard Wagner, Richard Strauss, Henrik Ibsen et combien d'autres, Dresde a attiré sous son ciel nuageux nombre de compositeurs, de peintres, d'écrivains, de chorégraphes, qui ont trouvé là un lieu favorisant la création.

Je repense parfois au film *Les nuits de la pleine lune*, l'un des six contes moraux du cinéaste Éric Rohmer, dont la moralité est la suivante : « Qui a deux maisons perd la raison, qui a deux femmes perd son âme. »

¹ Victor Klemperer, *Mes soldats de papier* (Journal 1933-1941) et *Je veux témoigner jusqu'au bout* (Journal 1942-1945), trad. et prés. par G. Riccardi (t. 1), et par G. Riccardi, M. Kiintz-Tailleur et J. Tailleur (t. 2), Paris, Seuil, 2000.

Je reviens donc à Dresde. Il y a plusieurs mots en allemand pour désigner le retour: *Rückkehr*, *Rückreise*, *Heimreise*, mais aussi *Heimkehr*, retour à la maison, dans son pays natal, dans sa *Heimat*. Il y a aussi le titre d'un poème sublime de Hölderlin, *Heimkunft*, qui signifie aussi le retour, mais — Michel Deguy l'a bien expliqué — il ne s'agit pas ici de la démarche de celui qui revient sur ses pas. Il s'agit plutôt d'entrer plus avant dans le pays natal, de prêter une meilleure attention à ce qui est essentiellement natal (*das Heimatliche*), pour le mieux entendre, le mieux voir, le *begreifen*, c'est-à-dire le concevoir, le saisir, le prendre avec soi, le comprendre. J'effectue un retour à Dresde comme un homme revient au pays de son enfance, un pays dont il a été chassé, dont il s'est détourné, dont il a peut-être même eu honte. Je rentre d'un long voyage au Québec et j'effectue une *Heimkunft* vers un pays qui fondamentalement est le mien, où je suis en train de naître à moi-même, où se trouve, j'en suis persuadé, *meine Zukunft*, mon avenir. Il s'agit en fait de revenir vers le lieu d'une naissance à venir. Retour dans une ville de ruines, une ville ruinée, qui lentement renaît à elle-même, de la même manière que je renaiss à une part de moi-même que je ne connais pas encore.

Wie kann man über unsere "Wahlverwandtschaften" sprechen... ohne sie verraten? Wie kann ich die gefühlsmäßigen und unterirdischen Bindungen, die mich mit Dresden verbinden, erläutern? Wie alle "Liebesaffären", wie alle Leidenschaften bleibt meine Beziehung mit der Stadt von Richard Strauss und Victor Klemperer, von Carl Maria von Weber und Ingo Schulze teilweise nicht geklärt.

Seit meiner ersten Reise 2000 nach Dresden, im Rahmen einer musikalischen Reise in Johann Sebastian Bachs Fußstapfen, habe ich eine unglaubliche Zuneigung für Dresden entwickelt. Dank eines Stipendiums des Goethe-Instituts Montréal habe ich im Sommer 2003 am Goethe-Institut Dresden angefangen Deutsch zu lernen, und seither komme ich jeden Sommer immer

wieder. Nicht nur für die Deutschkurse, sondern auch weil Dresden für mich die Kulturstadt par excellence ist, und weil ich mich zu Hause fühle.

Jahr für Jahr komme ich wieder nach Dresden:

- um die Staatskapelle und ihren neuen Dirigent Fabio Luisi zu hören
- um Sir Colin Davis wiederzufinden
- um Klaus Mertens in den Kindertotenliedern von Gustav Mahler zu hören
- für die Orgelkonzerte in der Hofkirche und jetzt in der Frauenkirche
- für die Musikfestspiele im Mai
- aber auch für die russischen Trompeter, die, nach den Konzerten, auf dem Theaterplatz oder auf dem Altmarkt, « Ombra mai fù » von Händel spielen
- für den Drehorgelspieler, der bei Operschluss eine Arie der Zauberflöte von Mozart spielt.

Für einen Musikliebhaber ist Dresden ein Paradies, selbst wenn die Inszenierungen in der Semperoper oft schlecht sind! Es ist eine Stadt, wo Tradition und Modernität verbunden werden, wo der Komponist Alexander Keuk ein Gespräch mit Mozart führen kann, wo Kagel und Brahms in demselben Konzert gespielt werden können. In meinem Augen gehört Dresden zu einem deutschen Geist, zu einer deutschen Kultur, zu einer deutschen Geschichte, die ich liebe und mit der ich seit langem verkehre.

Mein Deutschland ist zweifellos das Land der Schriftsteller und der Künstler, die ich lieber mag: Victor Klemperer, Heiner Müller, Christa Wolf, Anna Seghers, Käthe Kollwitz, Gerhard Richter, und so weiter. Wenn ich Deutsch lerne, ist es sicherlich nicht um eine Prüfung zu bestehen oder über das Geschäftliche in Frankfurt oder Stuttgart zu reden. Nein. Ich lerne Deutsch um Quartett von

Heiner Müller, Ein Tag im Jahr von Christa Wolf, Malina von Ingeborg Bachmann oder Es geht uns gut von Arno Geiger zu lesen. Und ich habe den Eindruck, vielleicht falsch, dass Dresden mir näher ist als eine große "amerikanische" Stadt in Westdeutschland.

Aber ich komme immer wieder nach Dresden wegen Kleinigkeiten, die mich freuen:

- die weißen Spargel und die Pfifferlinge*
- der Duft der Linden im Juni*
- der Himmel, der fast immer wie auf den Bildern von Canaletto ist*
- die Hofkirche in grün angestrahlt*
- die drei Noten der Straßenbahn vor der Schließung der Türen*
- die Spuren des Kommunismus*
- die außerordentliche Hässlichkeit des Kulturpalasts*
- die Freundlichkeit der Blumenhändlerinnen und der Damen in der Post in Klotzsche, die meinen französischen Akzent mögen*
- das französische Geschäft Savoir-vivre Bürgerstraße*
- das erste Untergeschoss in Karstadt*
- meine Luftbäder in Dölzchen und Wostra*
- der Blick auf die Elbe von dem Berg in Loschwitz*
- die älteste Dame der Welt, die jeden Tag um 16.00 Uhr in einem Café am Körnerplatz ihren Kaffee und Kuchen nimmt*
- die Buchhandlung Richters, Le Petit Maroc und Hot Spoon am Bischofsweg*
- die Ampelmänner*
- die Männer, die Socken in ihren Sandalen tragen*
- das staatsbürgerliche Pflichtgefühl der Dresdner, und so weiter.*

[Comment parler de nos « affinités électives » sans les trahir ? Comment expliquer les liens intimes et souterrains qui m'unissent à la ville de Dresde ? Comme toutes les histoires d'amour, comme toutes les passions, ma relation avec la ville de Richard Strauss et de Victor Klemperer, de Carl Maria von Weber et d'Ingo Schulze demeure en partie inexplicable.

Depuis mon premier voyage à Dresde en 2000, dans le cadre d'un voyage musical sur les traces de Bach, j'ai développé une incroyable affection pour cette ville. Grâce à une bourse du Goethe-Institut de Montréal, j'ai commencé à apprendre l'allemand à l'été 2003 au Goethe-Institut de Dresde et j'y reviens depuis chaque été. Non seulement pour y prendre des cours, mais aussi parce que cette ville est pour moi la ville de la culture par excellence et parce que je m'y sens chez moi.

Je reviens sans cesse à Dresde, année après année :

- pour entendre la Staatskapelle dirigée par son nouveau chef Fabio Luisi ;
- pour y retrouver Sir Colin Davis ;
- pour entendre le baryton Klaus Mertens dans les *Kindertotenlieder* de Gustav Mahler ;
- pour les concerts d'orgue dans la Hofkirche et maintenant aussi dans la Frauenkirche ;
- pour le festival de musique en mai ;
- mais aussi pour les trompettistes russes qui, après les concerts, sur la place du Théâtre ou la place du Marché, jouent *Ombra mai fù* de Händel ;
- pour le joueur d'orgue de Barbarie qui, à la sortie de l'opéra, joue un air de *La flûte enchantée* de Mozart.

Dresde est un paradis pour les mélomanes, même si les mises en scène au Semperoper sont souvent plutôt médiocres ! C'est une ville où tradition et modernité sont liées, où le compositeur Alexander Keuk peut entretenir un dialogue avec Mozart, où Kagel et Brahms peuvent être joués lors d'un même concert. À mes yeux la ville de Dresde appartient à un certain esprit allemand, à une culture et à une histoire allemandes que j'aime et fréquente depuis longtemps.

Il ne fait aucun doute que mon Allemagne est la patrie des écrivains et des artistes que je préfère : Victor Klemperer, Heiner

Müller, Christa Wolf, Anna Seghers, Käthe Kollwitz, Gerhard Richter, etc. Si j'apprends l'allemand, ce n'est certainement pas pour réussir un examen ou parler affaires à Francfort ou à Stuttgart. Non, j'apprends l'allemand pour lire *Quartett* de Heiner Müller, *Ein Tag im Jahr* (*Un jour dans l'année*) de Christa Wolf, *Malina* d'Ingeborg Bachmann ou *Es geht uns gut* (*Nous allons bien*) d'Arno Geiger. Et j'ai l'impression, peut-être fautive, que Dresde m'est plus proche qu'une grosse ville « américaine » d'Allemagne de l'Ouest.

Mais je reviens aussi sans cesse à Dresde à cause de petits détails qui font mon bonheur :

- les asperges blanches et les girolles;
- le parfum des tilleuls en juin;
- le ciel, qui nous rappelle presque toujours les tableaux de Canaletto;
- la Hofkirche, toute de vert illuminée;
- les trois notes du tramway avant la fermeture des portes;
- les traces du communisme;
- l'extraordinaire laideur du Kulturpalast;
- la gentillesse des marchandes de fleurs et des dames de la poste dans le quartier de Klotzsche, qui apprécient mon accent français;
- la boutique de spécialités françaises Savoir-vivre située Bürgerstraße;
- le premier sous-sol du grand magasin Karstadt;
- mes bains publics à Dölzschen et à Wostra;
- la vue sur l'Elbe de la montagne de Loschwitz;
- la plus vieille dame du monde qui, tous les jours à 16 h, prend son café et son gâteau dans un café situé Körnerplatz;
- la librairie Richters, les restaurants Le Petit Maroc et Hot Spoon rue Bischofsweg;
- les petits bonhommes verts et rouges qui servent de signaux aux piétons;
- les hommes, qui portent des chaussettes dans leurs sandales;
- le civisme des Dresdois, etc.]

Sitôt mes valises posées, j'ouvre la radio. L'indicatif de Figaro Kulturradio n'a pas changé : c'est le « Prélude n° 19 en *la* majeur BWV 864 » du premier livre du *Clavier bien tempéré* de Johann Sebastian Bach. Cela me rappelle *La grande fugue* où, durant tant d'années, Gilles Dupuis diffusait en ouverture de son émission la « Fugue n° 2 en *ut* mineur BWV 847 » du premier livre de ce même *Clavier bien tempéré*.

Contrairement à ce que peuvent parfois penser mes tendres amies Régine Robin et Marie-Élizabeth Morf, je ne crois pas que j'idéalise l'Allemagne. Je sais toutefois que quelque chose *se passe* entre ce pays et moi. Quelque chose d'innommé, de non su, d'insu, et les notes prises au jour le jour sont une façon pour moi de m'engouffrer dans cette méconnaissance.

Quatre mois sans Guy A. Lepage et Serge Chapleau, sans Gregory Charles et Alain Lefèvre, sans Stéphan Bureau et Denise Bombardier, c'est toujours ça de pris !

On le sait — la formule est connue —, on reconnaît un imbécile à sa manière de parler de la douce France, du réalisme de Balzac et de la préciosité de Giraudoux. Ma plus grande crainte est de faire un Peter Mayle de moi-même, de décrire Dresde comme la ville martyre, la Florence de l'Elbe et la capitale de la Radeberger, de mettre l'accent sur la consommation de bière et de *Bratwürste*, la ponctualité légendaire et la passion des Allemands pour la marche et l'expédition en montagne, pour la *Wanderer-Fantasie*. Les clichés ont la peau dure, et j'en suis moi aussi la victime. Et neuf mois passés à Dresde depuis juillet 2003 ne m'ont pas rendu plus habile à percer les mystères de l'âme allemande.

C'était, si je me souviens bien, dans le film de Bille August *Les meilleures intentions*, d'après le scénario autobiographique d'Ingmar Bergman. À la question que lui pose sa future femme : « Quel est ton pire défaut ? » le personnage du pasteur, futur père

d'Ingmar, répond : « Je suis influençable. » Cette réponse m'est restée gravée dans le crâne. Il en est de même pour moi. Mon incertitude me perdra.

Au contraire de la majorité des gens, qui veulent à tout prix se divertir, je cherche pour ma part le moyen de faire enfin cesser les diversions. Comme la Marie Steuber du *Temps et la chambre* de Botho Strauss (trad. par C. Porcell), je me donne également à tous :

À qui ne me suis-je pas adaptée ! Je me suis adaptée à l'homme méticuleux, à l'homme sentimental, à l'*homo commercialis*. J'ai partagé leurs problèmes. Étudié, assimilé, fait mienne leur façon de voir le monde. J'ai répondu au silencieux comme au bavard. J'ai aidé le malheureux à remonter la pente, j'ai été boute-en-train avec le gai luron. Avec le sportif j'ai couru, avec le buveur j'ai bu. Rien n'est resté. D'aucun. Pas une trace. [...] Mesdames et messieurs, cette femme est un joker. Chacun peut l'utiliser dans son jeu aux fins qui lui paraissent dans l'instant les plus rentables.

Résultat : j'y ai perdu ce que je suis et ce que je désire fondamentalement. Ici, en apprenant une autre langue, je réapprends l'alphabet de mes désirs.

Comme le dit si bien André Major, « un carnet de route, ce serait bon pour celui qui sait où il va et qui y va, emmitouflé dans quelques certitudes bien chaudes ». On voudrait que j'aie une vision claire et nette de l'Allemagne, de Dresde, de la réunification ainsi que des mensonges, fabulations et dissimulations liés à cette *idée saugrenue de vouloir reconstruire une ville à l'identique*. Mais je ne m'appelle pas Régine Robin. Je n'ai pas un esprit pénétrant. Plus je viens ici, moins je comprends ce qui s'y passe, plus les enjeux me semblent complexes, impénétrables. Plus je découvre de couloirs souterrains et de cadavres dans le placard. Mon regard sur la réalité dresdoise change de jour en jour. C'est ainsi pour tout. On pourra inscrire sur ma pierre tombale : « Oui mais. »

Il y a des gens qui décident du jour au lendemain de se mettre à l'étude de l'allemand et qui, avec un élan de béliet et une énergie de conquérant, se lancent passionnément, tête baissée, dans cette nouvelle entreprise pour abandonner six mois plus tard; d'autres, c'est mon cas, consacrent mille heures à des cours d'allemand, retournent chaque année en Allemagne, mais ne cessent de redire : oui mais, je ne sais pas, je ne sais pas pourquoi je fais ça, je ne sais pas ce qui m'attire vraiment dans cette ville, peut-être ce pays et cette langue ne sont-ils pas faits pour moi, je crois bien que cette entreprise est insensée... et qui pourtant persistent. Comme je me plais à le répéter, je pellette du charbon dans la locomotive allemande sans savoir où va le train. Peut-être y a-t-il un précipice au bout des rails, mais moi je pellette, je pellette. Je suis Balance ascendant Sagittaire !

Les symptômes étaient déjà là auparavant mais, depuis 2001, j'ai perdu progressivement l'usage de ma main droite. Après avoir cassé je ne sais combien de verres de vin et cessé de pouvoir écrire de cette main qui m'avait pourtant jusque-là rendu de fiers et loyaux services, après avoir promené mon cas d'un médecin à l'autre, d'un ergothérapeute à un acupuncteur, après avoir été soumis à tous les tests possibles et imaginables, à toutes les résonances magnétiques et aux interrogatoires les plus farfelus — au point où je me sentais parfois comme Nanni Moretti dans la deuxième partie de son film *Journal intime* —, j'en suis venu à croire que seul un psychanalyste pouvait m'aider à y voir clair dans ce handicap, lié au geste d'écrire. Mais le mien est mort. Et je ne me sens pas la force de recommencer avec un autre. J'écris donc aujourd'hui de la main gauche. Ma main précède, ma main pousse les mots sur la ligne au lieu de les cacher, comme me le faisait remarquer l'écrivain italien Gian Luca Favetto. Et, depuis 2003, alors que je suis passé d'une main à l'autre, j'apprends l'allemand et passe ainsi d'une langue à l'autre.

Ce n'est certes pas un hasard si je lis *Pensons ailleurs*, le remarquable essai de Nicole Lapierre. « Nous pensons toujours ailleurs », écrit Montaigne. Cela est d'autant plus vrai, il me semble, pour les écrivains québécois, incapables d'écrire le Québec à domicile, forcés pour ainsi dire de « penser ailleurs ». D'Anne Hébert à Marie-Claire Blais, d'Alain Grandbois à Jacques Poulin, de Michel Tremblay à Madeleine Monette en passant par André Major, qui me disait en entrevue être parvenu à écrire ses *Histoires de déserteurs* après un long séjour à Toulouse, ils sont innombrables, les écrivains québécois qui sont parvenus à l'écriture ou à un plein épanouissement de leur écriture en s'exilant ou en se déplaçant.

5 mai 2006. Ma saison musicale à Dresde commence de manière fracassante. Je m'emballe peut-être — ce ne sera pas la première fois ni la dernière —, mais je crois bien que ce jeune Vénézuélien de 25 ans, ce prodige du nom de Gustavo Dudamel, est la réincarnation de Leonard Bernstein.

Mais pourquoi diable personne ne m'a jamais dit que *Idomeneo* de Mozart était le premier opéra de Richard Wagner ! Je me serais préparé en conséquence. Je l'ai entendu pour la première fois ce soir, en version concert, avec la Staatskapelle sous la direction de Gregor Bühl. Iris Vermillion et Camilla Nylund m'ont fait pleurer.

Je trouve, dans la magnifique biographie de Stefan Zweig signée Serge Niémetz, non pas une justification et encore moins une défense, mais un motif ou une explication aux compromis avec le régime nazi du compositeur et chef d'orchestre Richard Strauss :

De fait, écrit Niémetz, Strauss manifeste en cette affaire un mélange de roublardise, d'opportunisme et d'inconscience qui le conduit à adopter une attitude plutôt courageuse. Après la prise du pouvoir par les nazis, Zweig s'attendait à voir le compositeur

interrompre leur collaboration et s'engager dans un nouveau projet avec un autre librettiste. Il n'en est rien. D'un côté, Strauss accepte de servir de caution aux nazis. Le 22 septembre 1933 est créée la Chambre de la culture du Reich, présidée par Goebbels et divisée en chambres spécialisées : chambre de la littérature, de la peinture, etc., auxquelles doivent adhérer les artistes et intellectuels qui veulent exercer dans le Reich. Les présidents des différentes chambres, nommés par Goebbels, peuvent refuser les adhésions et procéder à l'exclusion des indésirables. Strauss accepte la présidence de la chambre de la musique, comme il a accepté de signer la protestation des musiciens nazis contre un discours de Thomas Mann sur Wagner, comme il accepte de diriger à la place de Bruno Walter, qui n'est plus le bienvenu, ou de Toscanini qui ne veut plus venir en Allemagne, comme il acceptera les commandes du régime et en fréquentera les dirigeants. Zweig explique : « Il était [...] d'un intérêt vital pour lui de se rendre particulièrement agréable aux nationaux-socialistes, car il avait contracté à leur égard une dette formidable : son fils avait épousé une Juive et il pouvait craindre que ses petits-enfants, qu'il aimait par-dessus tout, fussent exclus des écoles comme un vil rebut ; son nouvel opéra était chargé d'opprobre par moi, les précédents par Hugo von Hofmannsthal, qui n'était pas un "pur aryen" ; son éditeur était un Juif. Il lui paraissait d'autant plus urgent de s'assurer un appui et il le fit avec une opiniâtreté extraordinaire. »

J'ai toujours éprouvé une tendresse immense pour Stefan Zweig, ma vieille branche (*Zweig* signifie « petite branche » en allemand), tendresse qui, j'ai l'impression, m'a déjà joué de vilains tours, comme lors de cette conférence donnée aux Belles Soirées de l'Université de Montréal où elle a fait trembler ma voix et mon regard. Ah ! les pièges de l'identification ! Aussi, cela m'émeut de lire, sous la plume de Nicole Lapierre : « Et puis, il y a des voyages au bout du désespoir pour ceux qui n'ont plus de place nulle part. Ou qui, comme Stefan Zweig, croient ne plus en avoir. » Et elle ajoute :

En Montaigne, Stefan Zweig admirait l'écrivain, mais plus encore l'homme de la liberté intérieure, « celui qui reste debout dans le chaos du monde ». Il aurait tellement voulu suivre son exemple, écouter cette voix familière l'exhortant à ne pas se laisser abattre par « l'absurdité et la bestialité » d'une époque en déroute. Il n'y parvenait pas.